



Dimanche 21 janvier, pareil

Bon, me revoilà, je me suis fait engueuler. Y a un vieux con qui m'a attrapé par l'oreille et recollé à l'écran.

- « T'as rien raconté ! Feignasse ! Tu crois qu'il va te rester quoi de ces semaines dans quelques années ? Des photos ? Bien. Elles te tiendront lieu de souvenir ! Si le support est toujours compatible avec Windows 2030... »

- Oui mais là j'en ai un peu marre de coincer devant ce clavier. J'ai déjà donné beaucoup d'heures à Word pour ce foutu spectacle sur les mythes. Et puis il fait beau dehors. Et puis cette aventure, avec le temps, prend les couleurs de la routine, du quotidien. Je ne me sens plus la fibre de Cousteau quand je roule un bout. Je râle plutôt après cette putain de saloperie d'amarre qu'il va encore falloir dessaler. Et puis à quoi bon raconter ? Il ne me vient pas à l'idée de tenir le carnet de bord des tournées de l'été. Alors que je sais très bien que ma maman serait ravie de le lire !! Même –et surtout- si je poussais le détail jusqu'au contenu de nos assiettes.

- Et alors, t'es parent, tu dois pouvoir comprendre qu'on vive à travers nos enfants par procuration. Et puis reconnais que ce rocher de Sisyphe, qui consiste à rattraper les jours sans trop les perdre de vue, c'est un excellent exercice d'écriture. Tu serais incapable de ciseler les répliques de ton spectacle à l'économie de mots, dans le cadre étouffant d'un personnage au costume serré, si t'avais pas un palliatif pour épancher.

- Ouais mais il fait beau.

- Et alors, ça te tente une journée plage ? Te faire chier à compter les vagues, recommencer ce combat perdu d'avance contre le sable dans les pages de ton livre, collé sur ta tartine et jusqu'au fond du slip ?

- ...

- Alors la ferme et raconte.



Quand l'Afrique rencontre l'Europe :

Nos amis Krisje et Lolo ont débarqué le matin du premier janvier. Une journée pour récupérer du tango des bateaux qui avaient décroché autour du notre. Nous quittons le mouillage le 2 dans une mer formée à destination de San Miguel. Pour ceux qui n'ont pas retenu, ce port a deux avantages principaux : C'est le plus près depuis Los Cristianos, on est ravis d'y arriver en une demi journée; et c'est le plus moche de la côte Est, on est ravis de le quitter après une nuit.

Une petite anecdote tristement banale ? A notre entrée dans le bassin, il fait nuit, les mariners ont coupé la radio -comme souvent par ici- , et il souffle 25 à 35 nœuds de vent NE... Par ailleurs, cette charmante marina toujours en construction est fleurie de jolies bouées jaunes qui tracent un chenal car ils font pousser des récifs dans le bassin. Bien sûr, toutes les fleurs n'ont pas éclos, donc tu es sensé savoir qu'à cette place il y a de la roche, que là ça ne passe pas non plus, mais que là par contre tu peux tenter le coup. Bref.

Ado est en cabine avec Nour, seul sur le pont je laisse dériver Chekspire à couple d'un catamaran abandonné, comme je l'avais fait à notre passage précédent. La manœuvre est risquée, mais je me rassure en voyant ce groupe d'une dizaine de plaisanciers en train de dépecer un thon sur le ponton justement à l'emplacement où je vais frapper les amarres. Ils vont bien me donner la main...

Pour faire court, je me suis démerdé tout seul; je me suis même excusé au moment d'enjambrer ces connards autour de leur poisson. Pas de salutations, pas une main pour attraper mes bouts, rien. Je crois que dorénavant, malgré mon dégoût pour les préjugés, je vais tenir les plaisanciers allemands pour des rougeauds mal éduqués, ça m'évitera des aigreurs. Ceci étant, pour ne pas être injuste avec les boches, c'est un anglais qui dès que j'ai eu posé la dernière amarre est venu me demander de partir. Il n'avait pas vu d'employé me désigner nommément cette place et doutait de mon droit à l'occuper. Une fois que j'ai eu sauté à terre pour le rejoindre de très près, là où l'haleine passe par-dessus l'accent, il n'a plus douté de rien et est gentiment retourné sur son iothe. D'après la mine confuse du marin du port qui est passé pour enquête un moment plus tard, j'ai compris que l'anglais m'avait tout de même dénoncé par radio. Dommage que l'on décolle le lendemain, l'épisode m'avait presque donné envie de faire plus ample connaissance.



Extrait du livre de bord : 3 janvier 14h15, équipage Adeline Francin, Nour et Christophe Vignal. 1032mb, mer belle, visi 8/8, météo annonce trois à quatre NE, nous sortons le génois en plein et prenons deux ris dans la grand voile.

En ardéchois, ça veut dire : Départ aux aurores, navigation en solo, journée ennuyeuse pour Ado, pénible pour Nour et vice versa. Soleil tant qu'il fait jour. Méfiance quand aux prévisions météo. Au sujet du génois : non on a pas sorti un gros gâteau pour fêter notre première vraie journée en mer tous les trois, mais nous avons déroulé la voile d'avant en entier. Quand à la grand voile, ce ne sont pas les couilles de l'anglais qui sont accrochées aux lattes, mais elle est roulée aux deux tiers en prévision de la zone d'accélération des vents que nous allons remonter.



Quand je parle de navigation solo, c'est exagéré. Ado prend la barre pour les manœuvres, et nous avons quelques mousses assez efficaces : le pilote automatique, qui se met en stand by sans prévenir, le concile des compas et GPS, dont pas un n'est d'accord avec les autres mais qui nous donnent une idée de notre vitesse et position. Et puis mon amie la trouille, qui fait trembler mes mains malgré moi alors que j'allume les instruments et que je roule les amarres.

Nous avons mis le cap sur Santa Cruz, la capitale, pour y récupérer Mathieu le 4. Le problème qui va nous occuper le restant du jour et une partie de la nuit, c'est que le vent vient précisément de cette direction. Ce qui signifie : près serré. Traduit ça donne : vagues dans la figure, gîte maximum, bateau qui plante des pieux, chemin en zig-zag vers notre destination, donc plutôt 90 miles que 35-40.

Une fois le bateau bien réglé, c'est fun. Je me permets même de larguer de la toile en pleine zone d'accélération: il y a moins de vent que prévu, c'est-à-dire plus ou moins ce que la météo a annoncé.

Au tiers du chemin, un phénomène étrange. Quelques dauphins ont rejoint notre route, et sans explication le vent tourne d'un coup au contraire, je suis obligé de laisser filer les écoutes, ce qui a pour effet immédiat de nous stopper. Les mammifères déçus nous laissent sur place sans tarder. Sans vraiment comprendre ce qui nous est arrivé, nous relançons la bête sur une bonne nouvelle brise. Aussitôt, les dauphins changent de cap et nous rejoignent. Cette fois-ci, c'est un festival, il en vient de tous les côtés. Avec Ado, on hurle chacun sur un bord persuadés qu'il y en a davantage de notre côté, que l'autre n'a pas eu droit à ce saut, à cette vrille. Impossible de les compter, Ado penche pour une quarantaine, moi je dirais qu'ils étaient des centaines de douzaines. En tous cas, on est certains de ne jamais en avoir vu autant jouer avec Chekspire dans les vagues.

Quatre heures plus tard, noir ; et toujours pas les lumières de Santa Cruz au large. Plutôt que de passer le reste de la nuit en mer, j'allume le moteur et mets le cap sur Puerto Radazul. On aura bien le temps de finir demain. 10h de mer dans le nez, faut se sécher...

Puerto Radazul, sitôt vu, sitôt oublié. Encore une marina privée construite au pied d'une ville artificielle à flanc de falaise. RAS.

L'avantage de Darsena Pesqueria, le port qui nous accueille le lendemain, c'est l'absence de touristes. On dirait bien qu'on est même le seul voilier habité par ici. L'inconvénient, c'est que le bassin (l'ancien port de Santa Cruz, en fait) est si grand que le temps d'aller prendre une douche t'attrapes des cheveux blancs. Choper un bus pour la ville prend des allures de pèlerinage.

En ville, nous retrouvons notre Mathieu cerné par quelques jours de fête à Barcelone. On avale quelques tapas, on se gave des dernières nouvelles de France – C'est Sarko le candidat de l'UMP. Non, sans blague !-, on déguste par avance le plaisir de ces deux semaines ensemble. Retour en taxi, présentations : Chekspire-Mathieu, Mathieu-Chekspire. Au lit.



A Santa Cruz



Les vacances de Monsieur Rousseaux débutent par une petite navigation histoire de constater qu'il n'est pas sensible au mal de mer. 2h30 plus tard, le nouvel équipier a réussi à agacer le capitaine car il a compris en 10 miles ce qu'il m'a fallu trois mois pour digérer !!
C'est normal, c'est Math...



... engagez-vous qu'ils disaient !

A la Marina del Atlantico, je retrouve avec plaisir les embrouilles mafieuses de la régie du port. On dirait que mes démarches innocentes du mois dernier ont fait leur petit bout de chemin. ça tombe bien, j'ai de nouveaux documents pour leur photocopieuse. Les autorités vont avoir de plus en plus de mal à justifier leurs taxes spéciales.



Mathieu, Ado et Nour sont dans une auto. Ils visitent le Teide. Qui est-ce qui tombe malade ? C'est Mathieu. 48h à mijoter sous la couette, victime sans doute de la fameuse grippe de Barcelone.

Quand nous quittons enfin Santa Cruz, la météo nous promet une belle croisière poussés par les alizés. Ca va filer, on va voir des tas de dauphins, etc... Résultat, pétrole, on se tape une journée avec le moteur et sans les dauphins, à peine une paire d'ailerons au loin.

Quant à Los Cristianos, notre mouillage du soir, ça n'a pas changé : frites éblouissantes, néons gras, rues piétonnes tartinées de crème solaire et touristes remplis à ras bord de saucisses roses.

Le lendemain nous naviguerons en convoi. Eric, à bord de T'inquiète a décidé de nous accompagner à la Gomera. Cette fois-ci, je promets un programme du tonnerre : un détour pour admirer les fameuses falaises de Los Gigantes, les globicéphales à mi parcours, et une arrivée au coucher du soleil. Côté vent, les devins de la météo ont vu un gentil alizé dans les entrailles du poisson.

Pas de vent au sortir de la baie. Pas de globis à l'horizon et pas de falaises non plus, il faut faire route directe si on ne veut pas arriver trop après la tombée de la nuit. Décidément, ce voyage charter est plein de ...surprises !

Passé la couverture que nous offre le volcan, on finit tout de même pas toucher un vent puissant, contraire aux alizés. Le poisson des pythies devait être daubé. En tout cas, on s'offre une paire d'heures bien sport. Le plus impressionnant c'est sans doute de voir T'inquiète se faire secouer comme une communicante à son premier concert de rock. A bord de Chekspire, on le regarde s'éloigner par l'arrière en se félicitant de voyager à bord d'un quillard plutôt que d'un dériveur.

Retour à la case San Sebastian. Et black out. Il semble en effet que la grippe de Barcelone ait changé elle aussi de port d'attache. Elle a quitté le confort du Rousseaux pour s'établir chez le Vignal. On inverse les rôles. C'est Mathieu qui fait les tisanes et moi qui nage dans la fièvre.

36h plus tard, je rejoins le train
train du reste de l'équipage : plage, petites
bouffes, bricolage...



Pour le retour de Mathieu, une semaine plus tard, nous avons prévu de passer par le sud de l'île. Tremper nos palmes au pied de nouveaux horizons. Cap sur Valle Gran Rey. C'est l'un des sites les plus réputés de l'archipel. A la fois pour l'imposante vallée qui descend depuis le sommet jusqu'à l'océan, et pour son charme hippie.

Au milieu des seventies, un magazine de voyage allemand publie le papier d'un couple de routards qui avaient adoré l'endroit. Les babas de l'époque se donnent le mot. Trente ans après les hippies ont les cheveux gris, on construit à tour de grue des lotissements mauves, les échoppes titrent en allemand, on peut se faire masser ou méditer en groupe pour très cher par des professionnels de l'encens, mais il y a toujours sur la plage quelques djeuns qui maltraitent un djembé au coucher du soleil en dansant avec le feu.



On passe par la gauche ou la droite ?

Reste que planter une ancre à l'écart du port, au pied de falaises faramineuses, c'est grisant. Même si ça roule un peu, la nuit étale un ciel vierge de lueurs, ce qui même par ici se fait rare.

Et puis il y a certaines images qui ne supportent pas la photo, et qui pourtant impressionnent l'esprit en quatre colonnes à la une :

Le site surpris à la lueur de la Lune au milieu de la nuit. Les parois s'élançant au dessus du mât, plongent dans leur reflet. La proue du bateau dessine des rides sur le basalte, la poupe fait danser les étoiles. Et en dehors des mille et un flocs, le vent siffle trop grave et trop aigu pour mes oreilles, mais j'entends son chant jusqu'au plus ancien de mes instincts.

Deux nuits sur place, le temps de vider bouteilles de plongée et batteries, un tour de générateur plus tard et nous partons livrer notre copain aux avions.



Fallait pas abuser des bananes !!!

Comme prévu, nous bouclons notre tour de l'île au moteur. Des falaises, des vallées, des criques, une coulée de lave de temps en temps. Qu'est-ce qu'on s'emmerde. A peine un méchant récif à fleur d'eau en plein sur notre route pour se mettre un peu la pression.

Dans l'après midi, nous doublons Los Organos. Un site réputé. Il s'agit d'un massif pas tout à fait comme les autres, sur lequel vient frapper la houle. Ici, d'après Mathieu, le basalte a cristallisé en se refroidissant, pour former de longs tubes de pierre hexagonaux d'une géométrie si parfaite qu'elle en est douteuse. Des churros géants quoi, plus de 80m, et tout gris ou noirs selon l'angle. Je vois que « improbable » comme qualificatif.

Devant ces masses, les puissances en jeu, nous on est un peu comme des vaches qui regardent passer les récifs et la houle enlacés, en ruminant un paquet de vieilles chips. Ado nous a baptisé mamie Rousseaux, mamie Vignal. Une histoire de fièvre et de tisanes, paraît-il, on ne se souvient plus.



Toujours est-il que 8h30 de moteur plus tard, on a bouclé notre tour de la Gomera par l'Ouest, traversé le bras de mer vers Tenerife, et frappé nos amarres au port de Los Gigantes. Encore une de ces cités bâties pour le tourisme. Pas besoin de vos faire un dessin. Une petite pointe d'originalité tout de même dans ce bistrot cabaret qui annonce deux animations par soirée. Rien que les affiches, ça donne envie : Le sosie d'Elvis à 70 ans; la soirée Drag Queen, un seul endimanché à string et plumes pour le prix de deux; la jeune starlette star-ac et son authentique playback, l'humoriste à pleurer,... Après coup, je me dis qu'on aurait pu offrir une bonne soirée d'adieux à Mathieu. Au lieu de cela, on s'est contenté d'un p'tit resto.

Los Gigantes tient son nom des falaises qui bordent le port. Il y a une leçon de vie à prendre ici. C'est comme pour le doigt de Dieu de Gran Canaria : avec un nom on crée des millions. Car les falaises en question ne sont pas plus Gigantes que les autres. Sauf que celles-ci ont l'appellation, d'où les brassées de touristes qui embarquent dans des petites vedettes pour les photographier de près...

D'un point de vu marin, le port est à éviter absolument : une déferlante pas annoncée devant l'entrée, des pontons flottants entre deux eaux, mosaïque de bois et de tôle en guise de plancher. Pour les parties acier, on se demande s'il reste encore de la matière sous la rouille. Quand au personnel, en guise de certificat d'amarrage, on a dû leur faire passer un CAP de macramé. Le poste à essence, enfin, il y a tout pour faire le plein, sauf l'eau sous le bateau. Et personne pour te prévenir. L'employé te regarde t'envaser, et quand le bateau est coincé il te dit que t'es posé sur du sable, au cas où tu croyais avoir échoué dans de la crème anglaise !!

Allez, Los Gigantes, c'est fait, comme disent les collectionneurs de voyages organisés.



Le lendemain, nous confions Mathieu au bus avec deux jours de voyage en perspective. Il est parti sans même une galette et un petit pot de beurre.

Pour nous, retour à la Gomera. C'est curieux comme à chaque fois qu'on est seuls on a mer et vent plus qu'il n'en faut, alors que quand on voyage avec les copains, c'est moteur.

Deux heures entre huit et dix nœuds, par le travers, c'est grisant. Jouer à cache cache avec les déferlantes, glisser d'une crête à l'autre, quand le bateau porte juste ce qu'il faut de voile, c'est comme au bal, sans la marquisette.

La mer, elle a toujours une nouvelle robe pour t'emmener danser. A peine t'as chopé le pas qu'elle en chausse une autre. En ce qui nous concerne, juste après le coucher de soleil, on s'est retrouvés à longer un peu de caillou jusqu'au port. Notre danseuse portait pour l'occasion une robe très courte : 'Remous et Ressac', de chez Valdingue. Ado et moi, on a pas trop aimé, un peu agressif pour notre goût. Et puis le tailleur s'était gouré dans les côtes.



Une soirée en mer, c'est comme une cuite, sur le coup tu te dis que c'est bien la dernière. Une fois dessaoulés, appuyé au zinc odorant d'un port grinçant, t'as qu'une envie c'est recommencer.

En ce qui nous concerne, on va sagement se faire une dizaine de jours de diète, en attendant les prochains copains pour trinquer à la santé des vents portants.

D'ici là, à la vôtre !!